

SCIENCE PHYSIQUES.

LES MÉMOIRES D'UN SORCIER.

DEUXIÈME ARTICLE.

Je comptais reprendre ce mois-ci la suite de nos petites digressions sur les rapports de la sorcellerie avec les sciences naturelles. Depuis notre dernier entretien, le hasard m'a fait jouer un rôle dans une aventure qui n'est pas étrangère au sujet qui nous occupe. Permettez-moi de vous la raconter.

Il y a bien longtemps que votre vieil ami le sorcier s'est retiré du fracas du monde. Il a choisi pour retraite une chétive bourgade du pays de Bretagne. Le Rez-pen-Hoël n'a ni garnison, ni commerce, ni manufactures; il n'est traversé par aucune grande route. La vie s'y écoule monotone et sans émotions, mais douce pour les vieillards, qui ont besoin de repos. Il est inutile de dire qu'il n'y a point de théâtre au Rez-pen-Hoël. Le passage d'une troupe foraine y fait événement, et défraye les conversations pendant six mois. Vers la fin de novembre, un émule de Robert Houdin débarqua dans notre petite cité bretonne, et fit annoncer par le tambourineur que le signor Péligrini, physicien breveté de plusieurs souverains étrangers, passant par la ville du Rez-pen-Hoël pour se rendre à la cour de S. M. l'empereur d'Haïti, voulait bien, sur la demande des notables, donner quelques représentations de magie, prestiges, physique et de seconde vue.

A l'heure marquée, la salle d'auberge qui servait de théâtre était pleine. Je m'y laissai entraîner par deux espiègles, fils d'un voisin, qui m'avaient choisi pour mentor. La représentation fut ce que sont toutes les représentations de ce genre. Le signor Péligrini se servait très-habilement de ses doigts; il avait un joli choix d'expériences et quelques pièces mécaniques fort bien exécutées. Nos indigènes étaient dans l'enchantement. Mais les expériences de seconde vue complétèrent le triomphe du physicien. Sur un fauteuil placé au milieu du cercle, Péligrini fit asseoir une petite fille de dix ans environ qu'il avait introduite les yeux bandés. Il annonça que la jeune somnambule Paméla était prête à répondre à toutes les questions qu'il plairait aux personnes de la société de lui adresser; qu'elle reconnaîtrait les objets à distance, déchiffrerait l'écriture, dési-

gnerait les pièces de monnaie. En effet, avec une prestesse prodigieuse, la jeune enfant répondait aux questions les plus embarrassantes, n'hésitant jamais, déjouant tous les pièges qui lui étaient tendus. Les beaux esprits de la ville demandèrent à examiner le bandeau : il était formé d'une étoffe noire pliée en six doubles. Il n'y avait pas moyen de nier la lucidité du sujet. Après une demi-heure d'épreuves, Paméla se déclara fatiguée. On dénoua son bandeau, et répondant par un gracieux sourire aux applaudissements qui retentissaient de toutes parts, elle s'enfuit rouge et tremblante dans un cabinet qui représentait la coulisse.

Pendant qu'on délivrait la somnambule, j'avais eu le temps d'observer l'expression étrange de sa physionomie. Ses yeux brillaient d'un feu sombre, la sueur coulait de son front fatigué. Tout son visage portait l'empreinte d'une contention extraordinaire. Je savais par quels moyens les prestidigitateurs font l'éducation de leurs sujets. Le sort de cette petite fille m'intéressait. La finesse de ses traits, la décence de son maintien prouvaient qu'elle n'était pas née pour servir d'acolyte à un misérable bateleur. Je sortis du spectacle le cœur oppressé.

Le lendemain, de bonne heure, on vint frapper à ma porte. Mes connaissances scientifiques m'ont fait dans ma petite ville une sorte de réputation médicale. On a volontiers recours à moi lorsque le médecin est absent, quelquefois même bien qu'il soit au Rez-pen-Hoël. Ce jour-là, le digne M. Armeil était allé à trois lieues du bourg présider à une naissance. On venait me querir pour la petite somnambule soudainement frappée de symptômes qui avaient beaucoup effrayé les braves gens de l'auberge.

Je la trouvai dans une chambre froide, couchée sur un assez mauvais grabat. La fièvre agitait ses pauvres petits membres. Maître Péligrini était au cabaret voisin, oubliant près d'une potée de cidre le préjudice que lui causait l'indisposition de sa somnambule. J'examinai avec soin ma petite malade. Les symptômes étaient graves, il n'y avait pas de temps à perdre. Je fis appeler le physicien qui arriva tout de mauvaise humeur. Je lui parlai avec l'autorité d'un vieillard : « Cette enfant, lui dis-je, n'est pas votre fille; une terrible responsabilité pèse sur vous. Les tortures auxquelles vous avez soumis son intelligence ont irrité les fibres du cerveau, et déterminé une fièvre cérébrale. La laisser entre vos mains, ce serait la condamner à périr. Je me charge de l'avenir de Paméla. Quittez la ville avant que l'attention de la justice se porte sur vous. »

Je n'amenai pas facilement le signor Péligrini à se dessaisir de ce qu'il appelait, de l'air le plus sérieux du monde, sa propriété. Il me vanta les

talents de Paméla, les recettes assurées auxquelles il renonçait en se séparant d'elle. Il eut même l'impudence de parler des soins qu'il lui avait prodigués. Une petite somme leva les derniers scrupules du bateleur. Il donna le soir même, au prétendu bénéfice de sa somnambule malade, une représentation qui fit autant d'argent que celle de la veille. Il va sans dire que le produit passa intégralement dans les poches de Pélégrini. Comme il tint sa promesse en quittant Rez-pen-Hoël le jour suivant, je ne lui cherchai pas querelle sur cette friponnerie, espérant que ce serait pour lui un nouveau motif de ne jamais reparaitre dans nos contrées.

Je fis transporter Paméla chez moi. Malgré les soins les plus empressés, sa maladie fut longue et dangereuse. Les organes de la sensibilité avaient été profondément attaqués dans un âge où leur délicatesse extrême rend presque toujours les lésions mortelles. La nature finit par triompher. J'eus le bonheur de voir mon intéressante protégée reprendre insensiblement ses forces et ses facultés. J'évitais avec sollicitude tout ce qui pouvait lui rappeler le passé; mais il semblait qu'elle prit plaisir à me raconter avec une prolixité enfantine les mille détails de sa vie aventureuse, les souffrances qu'elle avait endurées avant d'être jugée digne de figurer, sur les tréteaux d'une foire, entre l'homme squelette et le chien Munito.

Chères demoiselles, je ne voudrais pas vous attrister; cependant, lorsque vos bons parents vous conduisent dans ces théâtres destinés à la jeunesse, où des enfants, devant leur âge, s'acquittent de rôles souvent difficiles, avec l'aplomb, l'aisance, la finesse d'acteurs émérites, songez que ces pauvres enfants achètent parfois bien cher cette précocité qui excite votre admiration.

Vous comprenez bien que Paméla n'avait pas reçu du Ciel le don de voir par les yeux de l'âme les objets qu'un voile impénétrable séparait des yeux du corps. Son maître l'avait tout simplement dressée comme on dresse les *sujets* destinés à servir de compères aux magnétiseurs. Comment? C'est ce que je vais expliquer le plus brièvement possible.

L'opérateur déclare en principe que le somnambule ne peut reconnaître que les objets qui lui ont été préalablement montrés à lui-même. Il ne s'agit plus que de trouver avec son sujet un moyen de communication assez prompt, assez complet, pour que, sans exciter la défiance des spectateurs, il puisse indiquer la réponse qu'il convient de faire. C'est donc toute une langue de convention qu'il faut créer, avec des milliers d'éléments compliqués. Tantôt des phrases entières représenteront une seule lettre, tantôt une simple exclamation fournira la clef de plusieurs répon-

ses, suivant l'accentuation qu'on lui aura donnée. Quelle mémoire pour retenir toutes ces valeurs d'une nature si incertaine ! quelle attention toujours en éveil pour ne perdre aucune des indications qui doivent guider l'intelligence ! quelle célérité de conception pour distinguer, assembler, résumer les éléments d'une réponse ! J'aimerais mieux recommencer l'étude du sanscrit que d'aborder un pareil apprentissage.

Que les questions tombent sur la géographie, cette phrase : *Eh bien ! oh ! dites !* dans la bouche de l'opérateur, indiquera que le somnambule doit répondre *Danemarck*; celle-ci : *Faites vite*, qu'il doit répondre *Europe*. *Nommez donc* représente l'Amérique; *C'est trop long*, la France.

Le somnambule entend un chut à peine articulé, c'est que la nature des questions va changer. Il s'agit maintenant de régiments. *Faites vite* signifie le 2^e carabiniers; *C'est trop long*, le 12^e chasseurs.

Si l'on passe aux mois, voici leur traduction : *Janvier*, dites, s'il vous plaît; *février*, demandez vous-même; *mars*, monsieur, demandez; *avril*, pour qu'il vous réponde; *mai*, dites; *juin*, à présent dites; *juillet*, faites-lui dire; *août*, demandez-lui; *septembre*, faites-le lui nommer, monsieur; *octobre*, le mois, monsieur? *novembre*, demandez-lui, je vous prie; *décembre*, vous-même, monsieur.

Toutes les catégories de questions ont une phrase convenue qui doit guider l'intelligence du voyant. *Voyons, dites*, lui apprend qu'il est question d'un instrument; *indiquez, s'il vous plaît*, qu'on parle du corps humain. Les objets les plus usités dans ces sortes d'expériences ont également leur phrase : *Précisez l'objet*, veut dire bague; *bien maintenant*, veut dire alliance; *bien, monsieur*, almanach.

Très-bien; mais qu'arrive-t-il lorsque l'interrogatoire s'écarte du cercle prévu; lorsqu'on demande, par exemple, au somnambule de deviner un mot grec, latin ou chinois? C'est alors que le sujet, averti par un signe, doit redoubler d'attention. Chacune des phrases banales prononcées par le maître va commencer par une des lettres qui forment le mot demandé. Mais, pour que le spectateur reste sans défiance, la valeur des lettres sera transposée. Ces phrases : *Tout cela n'est rien ! — bien choisi ! — maintenant réfléchissez ; — faites attention ; — nommez-nous le mot !* traduisent pour le sujet le mot arabe *salem*, qui a été glissé dans l'oreille de l'opérateur. Chaque lettre est remplacée dans sa valeur par celle qui la suit immédiatement dans l'alphabet.

Il faudrait des volumes pour expliquer le complet mécanisme de cette langue, auprès de laquelle les chiffres de la diplomatie ne sont que des

jeux ; et cependant ce sont de tout petits enfants qu'on dresse à la parler avec l'incroyable vivacité qui produit les illusions de la seconde vue.

Paméla savait à peine lire, que déjà chaque jour son impitoyable ravisseur, — Pélégrini l'avait volée, — l'exerçait, pendant de longues heures, à saisir les fils embrouillés de sa méthode somnambulique. Souvent elle sentait le sang tourbillonner dans sa tête ; ses yeux sortaient de leurs orbites ; ses oreilles ne percevaient plus que des sons confus. Epuisée, elle demandait grâce ; Pélégrini était sans pitié ; il répondait à ses cris par des coups, disant que c'était là un excellent moyen pour faire descendre le sang et guérir les maux de tête. Ses principes d'hygiène lui faisaient également rogner, pour les moindres fautes, la chétive pitance de sa victime, attendu que la paresse est le résultat d'une nourriture trop abondante. Ce beau système d'éducation porta ses fruits. Paméla avait douze ans et n'en paraissait pas avoir dix ; son corps était grêle, étroit, effilé, surmonté d'une tête sans proportions. La vie, mal à l'aise dans ce corps émacié par les coups, les privations, le travail, semblait s'être réfugiée tout entière dans le cerveau. Elle avait acquis, il est vrai, une mémoire prodigieuse, une force d'attention non moins extraordinaire ; mais ce développement anormal allait aboutir à une funeste catastrophe, lorsque la Providence la retira des mains de Pélégrini.

Je me suis sérieusement attaché à cette enfant ; il me serait doux d'en faire la consolation de mes derniers jours. Malheureusement, à mon âge, les longues pensées ne sont plus de saison ; je me sens vraiment bien cassé, et je souris tristement lorsque, chaque soir, mon bon voisin le curé me dit, en quittant notre partie de trictrac : A demain. Que deviendrait après moi ma petite protégée ? Mon aisance est due à des pensions que m'ont values mes travaux scientifiques ; cette ressource s'éteint avec moi, et je n'aurais rien à laisser à ma fille d'adoption. Je cherche à retrouver ses parents ; d'après les vagues indications que j'ai pu tirer d'elle, son enfance a dû s'écouler au sein d'une grande ville maritime qui, je crois, pourrait bien être Bordeaux. J'ai écrit à quelques amis qui me restent dans ces parages ; je me suis servi de la voie des journaux ; j'ai fait prendre des renseignements auprès des autorités ; mes investigations n'ont encore abouti à aucun résultat. Assurément il m'en coûtera si je dois me séparer de ma fille ; mais mon égoïsme ne doit pas l'emporter sur l'intérêt de son avenir. Et puis, quelle joie pour ses parents qui la pleurent, si jamais nous les découvrons !

(*La suite à un prochain numéro.*)

ÉTEILLA.

BEAUX-ARTS.

DE L'AQUARELLE.

(Suite.)

Après notre démonstration des premières règles du dessin, nous arrivons à celle des procédés à employer pour faire l'aquarelle proprement dite. Disons, avant toutes choses, comme aphorisme important, que : les conseils ne font pas l'artiste ; ils ne peuvent tout au plus que le faire éclore. Nos avis sont donc seulement donnés afin de lui épargner les lenteurs qu'il tenterait pour arriver aux procédés que nous allons indiquer, et qui sont ceux des artistes les plus distingués comme aquarellistes.

L'élève cherchera d'abord à se munir d'un excellent papier ; il ne saura trop y porter ses soins. Les anciens papiers à gros grains et chargés de colle sont excellents. Les vieux registres, les gardes des anciens livres sont ordinairement ce que préfèrent les artistes. Il est très-difficile de peindre sur les papiers de fabrique moderne, parce qu'ils sont faits à la mécanique et passés au chlore, qui leur donne cette couleur blanche que demandent les faiseurs de petits dessins des menus albums. Ces papiers modernes, dont le ton blanc et criard est insupportable à l'œil, ont encore le défaut d'absorber les couleurs d'une manière irrégulière, et de rendre ainsi, par les accidents qu'ils causent, toute composition impossible. Le seul moderne qui soit assez convenable pour supporter les couleurs et les diverses épreuves des retouches et des grattages, est le papier Watmann français. Il y a plusieurs années, on pouvait se procurer un papier dit *torchon*, qui avait d'excellentes qualités pour les aquarellistes.

L'élève cherchera ensuite à dessiner au crayon, d'une manière très-légère, l'esquisse de sa composition ; puis il commencera à ébaucher. C'est ici l'opération la plus importante ; c'est là où se révélera le véritable talent de l'artiste. Son ébauche se fera avec un mélange de cobalt et de sépia très-clair, par tons neutres, c'est-à-dire comme s'il peignait une grisaille, laissant réservées les lumières, les clairs, et montant légèrement de ton les parties d'ombre et de vigueur. Le dessin terminé comme grisaille, il reviendra par des teintes très-légères à plat et nageant en pleine eau sur chaque partie caractéristique de la composition. Pour nous

faire mieux comprendre, donnons un exemple : un paysage avec des fabriques, des arbres, des végétations, des personnages et des animaux. Sur la teinte grisaille neutre, on mettra quelques touches de cobalt indiquant le bleu du ciel, avec un reflet dans les eaux ; sur un endroit choisi de la végétation, un ton léger de vert et de gomme-gutte ; sur les fabriques, quelques gouttes laqueuses, ainsi que sur les toits et les cheminées ; sur les personnages et animaux, plusieurs accents de couleur ; enfin on colorera les premiers plans d'ocre jaune, pour leur donner plus de puissance sur le ciel. En adoptant ce procédé, on arrivera, suivant l'habileté de l'artiste, à faire l'aquarelle selon la manière la plus simple. C'était celle des Anglais Smirck, Cattermole, Harding, Turner, et surtout de Bonnington, J. Dupré et Th. Rousseau.

Il est encore une autre méthode savante et bien autrement compliquée : c'est celle de M. Decamps. Elle a été aussi employée par Eugène Delacroix, Barye, Scheffer, Jadin, Cabat et Ch. Jacque.

Ses moyens sont longs, difficiles ; ils ont des résultats solides et aussi montés de valeur que ceux de la peinture à l'huile. Ils consistent surtout dans l'emploi intelligent de l'enlèvement des tons avec le mouchoir, le torchepinceau, l'éponge et le grattoir.

L'artiste dessine d'abord son motif au crayon. Il dépose ensuite sur son papier ses tons les plus montés, les plus colorés ; puis il enlève, au moyen du mouchoir, de l'éponge et du grattoir même, les endroits qu'il veut éclairer ou adoucir, jusqu'à ce qu'il ait trouvé les valeurs grises perlées, blondes, violacées, qui donnent l'harmonie aux compositions puissantes. On voit donc que ces deux écoles procèdent par des moyens contraires, l'une par des superpositions de tons neutres pour arriver aux tons forts et composés, l'autre par enlèvement des tons primitifs pour arriver à ceux composés.

La méthode des Anglais paraît plus rationnelle ; elle l'est en effet. Celle des Français est plus cherchée, plus difficile. Quelle est la meilleure ?... Il faut sur ce jugement s'abstenir, car les deux écoles ont produit d'innombrables chefs-d'œuvre de goût et d'habileté.

Une dernière méthode reste à décrire, c'est celle empruntée aux lavis des anciens maîtres par plusieurs artistes de notre temps. L'artiste dessine son motif, articule ses traits franchement, soit au crayon, soit plus communément à la plume, et peint ensuite à l'aquarelle par-dessus ces traits à l'encre, de manière à faire combiner les effets des contours avec ceux des couleurs.

C'était la façon d'Ostade ; c'était aussi celle de l'excellent Charlet et des peintres ses élèves ; c'est encore celle d'un artiste très-habile dans toutes les ressources de cet art, M. Em. Lessore.

L'aquarelle a fait dans ce moment un temps d'arrêt ; elle est restée aux découvertes que nous avons analysées des écoles de Bonnington et Decamps ; peut-être a-t-elle atteint l'extrémité des ressources qu'il est donné à l'artiste de connaître.

Dans un dernier article nous donnerons la composition de la palette de l'aquarelliste¹.

LOUIS LECLERE.

HISTOIRE.

BUCKINGHAM.

(Explication de l'énigme historique.)

Georges Villiers, premier duc de Buckingham, naquit à Brookesby, dans le Leicestershire, le 28 août 1592. Les romanciers se sont emparés de l'existence de cet homme célèbre qu'ils se sont plu à représenter sous les plus séduisantes couleurs ; l'histoire ne saurait avoir ces molles complaisances, et le respect que nous vous devons, mesdemoiselles, nous défend d'entrer dans cette voie de mensonge.

Rien ne prouve que Buckingham fût d'origine française et qu'il descendait de cette illustre maison des Villiers, seigneurs de L'Île-Adam. La mère de Georges, femme habile, mais d'un douteux honneur, ne voulut faire de son fils qu'un cavalier accompli, selon les mœurs de son temps. Elle avait bien compris la corruption de son époque et les faiblesses du roi Jacques, ce triste rejeton de la malheureuse Marie Stuart. Il n'était pas encore homme, ce fatal favori, que déjà sa beauté et son exquise insolence attachèrent sur lui les regards de la cour. Jacques lui témoignait la plus honteuse faiblesse, et le scandale de cette existence de favori devint une des causes de ruine des Stuarts. En 1613, Villiers fut déclaré grand-échanson, en 1615 baron, en 1616, grand-écuyer et chevalier de l'ordre de la Jarretière ; puis ensuite, sans motif, grand-amiral, grand-forestier, connétable et gouverneur du château de Windsor et premier ministre.

¹ Les remarquables aquarelles que publie le *Magasin* sont dues au talent de M. I. Desjardins. Nous parlerons de cette merveilleuse invention à l'article *gravure*, que nous ferons bientôt paraître.

Somerset, Coke, Bacon, Raleigh tombèrent, tour à tour, sous la main de l'orgueilleux jeune homme. Comment y parvint-il? En raillant la morale, la science, la religion, en amusant le roi. Et à quelle époque jouait-il ce jeu terrible? A l'heure la plus sombre et la plus menaçante de l'histoire de ce grand peuple qu'on appelle la nation anglaise. Les idées de la Réforme dominent dans ce pays : que résout Buckingham? il veut, sans croyance religieuse, sans raison politique, que l'héritier de Jacques, que l'infortuné Charles, s'unisse à une princesse d'Espagne, alors que l'Espagne repoussait avec le fer et les bûchers le protestantisme. Et pour arriver à ce but, que fait-il? Il part avec le prince ; et tous deux, déguisés, arrivent à Madrid comme deux chercheurs d'aventures. Là, ils se trouvent en présence d'un ministre grave, sérieux, habile, en présence d'Olivarès. Cependant une promesse de mariage est signée ; mais la froide dignité castillane a blessé Buckingham : dès lors, tout est rompu, et la guerre éclate entre les deux couronnes. Devenu un instant cher à la nation anglaise pour avoir brisé ce mariage, le ministre recherche l'alliance de la France ; en conséquence, il vient à Paris demander pour Charles la main d'Henriette-Marie, que le génie de Bossuet a immortalisée. Richelieu dicta les conditions du contrat. Que pouvait l'élégante nullité de l'ambassadeur contre l'indomptable volonté d'un pareil homme? Jacques mourut, Charles garda le favori. Le mariage se conclut ; mais Buckingham, blessé, rompit avec la France et voulut gouverner malgré le Parlement.

Il voulut protéger les protestants de France, qui le méprisaient ; il échoua devant l'île de Ré, et s'efforça de faire lever le siège de La Rochelle ; il échoua encore. Enfin, dans ce but, il se proposait de conduire une puissante escadre ; il allait s'embarquer à Portsmouth, lorsqu'il tomba frappé au cœur par le poignard fanatique d'un officier subalterne appelé Felton, le 23 août 1628.

La vie de Buckingham, je l'ai voilée, par respect pour vous, je vous le répète, mesdemoiselles ; mais permettez-moi de saisir cette occasion pour vous dire combien il faut se méfier de la fantaisie des écrivains brillants, mais trompeurs, qui défigurent l'histoire.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est l'homme qui introduisit en France la culture de la garance?

POÉSIES.

SONNET.

À Mademoiselle M...

Era la donzella ornata di semblanze mirabili,
de leggiadro contegno, di voce molle, d'insinuante loquela.
A. VERRI.

Que de ses blonds anneaux ton beau front se dégage;
Au ciel, jeune Mary, lève tes grands yeux bleus!
Vois-tu sur l'horizon monter ce blanc nuage
Dont le soleil naissant teint les flancs onduleux?

Celui-là dans son sein n'enferme point d'orage :
Riant comme ta vie, et pur comme tes vœux,
Il revêt les couleurs qui parent ton jeune âge,
Les roses de ta joue et l'or de tes cheveux.

Un souffle matinal le berce dans l'espace
Mais l'heure fuit, hélas ! et, sans laisser de trace,
Il va s'évanouir dans un air attiédi.

Oh ! puisse ta jeunesse, innocente et paisible,
Ne livrer, comme lui, dans sa fuite insensible,
Qu'un azur plus serein aux ardeurs du Midi !

M^{me} ANABLE TASTU.

VARIÉTÉS.

POLICHINELLE ET ARLEQUIN.

Voici bientôt venir le moment où l'hiver et le carnaval ramèneront les bals masqués. J'imagine que les jeunes et aimables lectrices du *Magasin des Demoiselles* ne seront pas fâchées de trouver ici quelques détails sur deux personnages qui y figurent assez ordinairement, et que nous avons empruntés aux farces italiennes : *Polichinel* et *Arlequin*.

POLICHINELLE. En italien *Pulcinello*, *Purcinello*. De ce dernier mot les

Anglais ont fait par abréviation *Punch*, nom qu'ils ont donné à un journal satirique à peu près semblable à notre *Charivari*. Ce personnage n'a paru que très-peu sur notre théâtre français. Après avoir figuré secondairement dans quelques intermèdes de nos pièces, notamment dans celui du premier acte du *Malade imaginaire*, il fut bientôt relégué sur les théâtres de la foire où il prêta le plus souvent sa voix aux parodistes. Enfin nous ne le voyons paraître aujourd'hui qu'aux fantoccini de Séraphin, à celles de Guinolé, et dans ces petites baraques ambulantes où, au milieu de ses débats avec la mère Gigogne, son compère, les poissardes, le commissaire, le diable, etc., *mon ami Polichinelle* débite ces plaisanteries piquantes qui font les délices des bonnes d'enfants et des *tourlourous*. Au reste, il faut bien que je l'avoue, malgré mes cheveux blancs, il m'est encore impossible de passer sans m'arrêter près de ces petits théâtres en plein vent, et sans écouter, ne fût-ce qu'un instant, toutes ces jolies choses qui firent (il y a, hélas ! bien longtemps) le bonheur de mon enfance.

Polichinelle joue à Naples, et dans quelques autres villes d'Italie, un rôle un peu plus distingué. Il paraît quelquefois sur le théâtre ; mais la principale scène de ses succès, je n'ose dire de sa gloire, est, comme chez nous, la place publique, où il attire la foule par ses lazzi, et souvent par des plaisanteries dans lesquelles les particuliers connus et même le gouvernement ne sont pas toujours épargnés. On l'a vu plus d'une fois disputer l'affluence du peuple à ces prédicateurs ambulants établis dans les foires et les marchés pour y prêcher des vérités sacrées, qui ne devraient se faire entendre que dans les temples.

Les peuples de l'Orient ont deux personnages analogues à celui du *Pulcinello* italien. Dans les places publiques de Constantinople, *Karaguens* (*kara-goui*, l'oiseau noir) amuse les oisifs, comme le fait chez nous *Polichinelle*, par des lazzi qui sont souvent bien loin d'être renfermés dans les limites de la plus sévère décence, et, ce que l'on aurait peine à croire dans un pays qui n'est pas précisément celui de la liberté, il se permet quelquefois de tourner en ridicule les actes du gouvernement. On trouvera à ce sujet, dans la *Correspondance d'Orient*, de MM. Michaud et Poujolat, dans le *Corricolo* de M. Alexandre Dumas, dans l'*Histoire de l'expédition d'Egypte*, etc., des détails que les bornes d'un journal ne me permettent pas de donner ici. Le *Ketchel Pehlewan* (héros chauve), ainsi nommé à cause de la calvitie complète qui le distingue, joue à peu près le même rôle chez les Persans. Son caractère est celui d'un homme à la fois lâche et fanfaron, ami du plaisir et de la débauche, mais en même temps fourbe et

hypocrite. Il joue mille tours à tout le monde, principalement aux *mollas* ou prêtres qu'il trompe et mystifie par son hypocrisie et toutes sortes de ruses. Comme le *pulcinello* et la *Karaguens*, le *Ketchel pehlewan* n'est qu'une espèce de marionnette mise en mouvement par un homme caché dans un sac ou derrière une toile, et qui débite les bouffonneries attribuées au personnage.

Mais revenons au *pulcinello* italien. Je me garderai bien de le faire remonter, avec quelques écrivains, jusqu'au siècle d'Auguste. Je me bornerai aux deux origines italiennes que l'on a assignées à ce personnage. Selon M. Rehfus, *Tableau de Naples*, une troupe d'acteurs étant arrivés à Acerra au temps des vendanges, les vendangeurs, comme c'est la coutume en Italie, les accablèrent de quolibets. L'un de ces paysans, *Puccio d'Aniello*, s'étant distingué par son entrain et la finesse de ses railleries, les acteurs l'engagèrent dans leur troupe et changèrent son nom en celui de *Pulcinello*, le petit poulet. Quoique cette opinion soit assez naturelle, on doit peut-être préférer celle de l'abbé Galignani, qui raconte ainsi l'origine de ce personnage. Un paysan des environs de Sorrente apportait au marché de Naples des poulets (*pulcinelli*). Ce paysan, d'une figure bizarre, bossu par devant et par derrière, était, ainsi que le sont en général les bossus, d'un caractère malin, caustique et railleur. Comme il débitait d'une voix grêle mille plaisanteries, le peuple s'assembla autour de lui et lui donna le sobriquet de *pulcinello*, soit à cause des *petits poulets* qu'il vendait, soit à raison de sa voix grêle et gutturale, assez semblable au petit cri que font entendre les coqs, les poules et les poulets lorsqu'ils caquètent sans chanter. Après la mort du véritable *Pulcinello*, un Napolitain se montra avec la même figure au temps du carnaval et amusa beaucoup la foule par ses quolibets et ses lazzi, ce qui détermina le directeur du théâtre de marionnettes de San Carlo à le faire paraître sur la scène, où il obtint le plus grand succès.

ARLEQUIN, *Harlecchino*, *Arlecchino*, plus heureux à certains égards que son rival *Polichinelle*, se maintint plus longtemps sur notre théâtre. Reste, si l'on en croit quelques écrivains, de ces anciens mimes si goûtés des Romains, il égaya d'abord le théâtre italien moderne, et vint ensuite sur notre scène, où plusieurs de nos bons auteurs comiques, Lesage, Riccoboni, Palaprat, Marivaux, Piron, Dominique et Romagnesi; puis, de nos jours, Florian, Cailhava, Piis, Barré, Radet, Desfontaines, etc., ne dédaignèrent pas de faire briller son talent. Il donna son nom à un genre particulier de comédies, les *arlequinades*, genre gai, aimable, spirituel et gracieux, que beaucoup de gens de goût regrettent avec justice. Le carac-

tère d'*Arlequin*, que l'on représente en général comme un peu gourmand, offre un heureux mélange de sensibilité, de naturel, de bonhomie et de malice, de simplicité, de naïveté, quelquefois même d'une certaine balourdise, toujours accompagnée de finesse et de grâce. Bref, *Arlequin* est un aimable enfant, qui a les défauts, mais en même temps l'attrait et les agréments de cet âge. Tels sont les traits sous lesquels l'ont fait briller sur notre scène, Dominique, Thomassin, Carlino-Bertinazzi, et nos acteurs contemporains Lazzari, Foignet, surtout le charmant acteur Laporte, dont le jeu fin, délicat, les mouvements simples et gracieux, firent si longtemps les délices des habitués du Vaudeville.

Mes charmantes lectrices ne me trouveront-elles pas bien pédant si je leur parle ici de l'étymologie du mot *Harlecchin*, *Arlequin*? On a cherché, selon moi contre toute vraisemblance, à dériver soit du nom de *Charles-Quint*, soit de celui de l'un des présidents de *Harlay*, le nom d'*Arlequin*, évidemment antérieur aux deux présidents de *Harlay* et même, je crois, à l'illustre antagoniste de François 1^{er}. Court de Gébelin le tire plus naturellement de l'italien *lecchino*, gourmand, friand; défaut qui, comme je l'ai dit plus haut, fait partie du caractère attribué à ce personnage. Quoique cette étymologie ait été adoptée par plusieurs savants estimables, je crois néanmoins devoir donner la préférence à l'origine proposée par M. Paulin Paris, avec lequel je me suis rencontré dans un petit article que j'ai envoyé sur ce sujet, en 1829, à la Gazette de Valenciennes. Ce savant académicien retrouve le nom d'*Harlequin* dans la Mesgnie de *hellequin*, mot qu'on pourrait dériver de l'ancien septentrional *helle*, enfer, *hellik*, infernal. Dans le moyen âge, on nommait *hellequins*, *hellequini* (petits génies infernaux), des êtres mystérieux que l'on croyait voir errer au milieu des nuages, et qui, sous certains rapports, avaient quelque analogie avec nos *esprits follets*. Ces génies subalternes sont nommés *alchini*, *alichini* par le Dante et l'Arioste. Le masque noir et grotesque d'*Arlequin*, ses mouvements souples et lestes, ses postures, ses gestes comiques, son caractère espiègle et lutin, le rapprochent visiblement des *hellequins* ou *esprits follets*.

Mais en voilà assez, trop peut-être. Il serait ridicule d'ennuyer, à propos d'un sujet qui ne doit inspirer que la gaieté.

THÉOD. LORIN.

RÉCRÉATIONS.

BERTHE.

(Suite.)

Rose et Berthe se laissèrent aller à la gaieté. « Le récit de mon passé est triste ; n'assombrissons pas une journée si bien commencée ; à demain mon histoire. Rien ne nous presse, voilà un mois que nous ne nous sommes promenées. Allons respirer l'air. Il est dix heures, arrangeons-nous, nous reviendrons dîner, et ce soir nous travaillerons pour toi, Rose, car nous n'avons pas encore fini ta robe. Le repos d'aujourd'hui nous donnera des forces pour demain. »

Rose applaudit aux projets de son amie. Et qui les aurait rencontrées deux heures après n'aurait pas soupçonné, à la grâce décente de leur tournure, à l'élégance modeste de leur mise, que ces deux charmantes jeunes filles n'étaient que de simples brodeuses qui, par un travail journalier de quatorze ou quinze heures, parvenaient à conquérir tous les mois quelques instants de liberté. Elles allèrent au Jardin des Plantes : là, qui eût entendu Berthe révéler toutes les merveilles de ce merveilleux jardin à sa jeune compagne, aurait été bien plus surpris encore. Ce n'était pas, certes, la science qu'elle lui enseignait, c'était bien plus, c'était la nature, si variée, si puissante, si digne de Dieu qui l'a créée. L'air était tiède, le printemps avait réveillé la vie dans tous ces beaux arbres étonnés de vivre les uns à côté des autres. Les roses et les lilas se balançaient mollement, laissant tomber dans les airs des flots de parfum ; la violette élevait son humble tête dans le gazon, et le magnolia aux calices d'albâtre ressemblait de loin à un arbrisseau sur lequel se serait abattu un vol de blanches colombes. Tournant le dos aux lions et aux tigres, à toutes ces puissantes bêtes à la griffe sanglante, à la maison des singes, si chère aux petits enfants, Berthe conduisit Rose vers les volières ; elle lui montra le faisan au plumage plus brillant que l'écrin d'un prince, la perdrix aux bottines d'écarlate, la perdrix si brave pour défendre sa jeune couvée, le chardonneret, la mésange bleue, le bouvreuil, le pinson et tous ces beaux oiseaux qui sont le mouvement et l'harmonie de nos bois. L'entraînant dans les cabinets d'histoire naturelle, elle lui fit admirer les perroquets, la famille des oiseaux-

mouches, la brillante tribu des oiseaux du paradis, et toutes les merveilles que le génie, le courage et la patience de l'homme ont obtenues des quatre parties du monde. Elle lui apprit à bénir les noms de Buffon, de Bernardin de Saint-Pierre, de Cuvier, de ces savants, de ces immortels écrivains qui ont retracé l'histoire de la création. Rose l'écoutait, étonnée de comprendre, charmée et enchantée de toutes ces choses si nouvelles pour elle, de cette manière de lui faire sentir la grandeur de Dieu, dans la variété et dans la grandeur de ses ouvrages. Et tout bas elle disait : « Oui, Dieu est grand, il est infiniment bon, il m'a donné Berthe pour amie ! »

En rentrant, les deux promeneuses furent saluées par la portière qui avait retrouvé son chat, mais c'est bien peu qu'un chat lorsqu'on vient du Jardin des Plantes ! L'intéressant animal avait commis je ne sais combien de méfaits, tous plus charmants les uns que les autres, et sans remords il dormait, comme César ou Turenne le lendemain d'une victoire.

Après un frugal repas on se mit à la robe de Rose. La soirée fut remplie de causerie ; et, en véridique historien, je dois avouer que la conversation ne tarit pas un seul instant : Berthe n'eut pas le temps de raconter son histoire.

Le lendemain on était déjà au travail lorsque M^{me} d'Ormont se présenta ; elle était suivie d'une grande et blonde jeune fille. Berthe, qui tournait le dos à la porte, se leva au bruit des matinales visiteuses ; mais à peine son regard fut-il tombé sur le visage de M^{lle} d'Ormont, qu'elle s'écria :

« Marie !

— Berthe ! toi ! toi ! Berthe ! »

Et les deux charmantes filles étaient dans les bras l'une de l'autre.

« Toi, Berthe ; oh ! que je suis heureuse ! et M^{lle} Marie s'assit comme oppressée...

— Pardon, madame, reprit Berthe en s'adressant à M^{me} d'Ormont ; votre fille est pour moi une vieille amie ; excusez donc, je vous prie, un premier mouvement... Chère, chère Marie !...

— Oh ! que je te voie ! Que je te regarde ! ma chère et bien-aimée compagne ! que tu es belle... Mais toi ici ?... C'est toi qui as brodé ma robe de nocces ? C'est toi que ma mère a payée !...

— Hélas, oui ! C'est bien vrai, autrefois je t'avais dit : « Marie, c'est moi qui veux broder ton trousseau. » Tu m'avais fait la même promesse... J'étais

* Nous voudrions bien être de l'avis de notre collaborateur ; mais nous ne pouvons oublier l'intéressant article publié sur cet animal dans le *Magasin*.

(Note de la Rédaction.)

heureuse et insouciantes alors... Je pouvais promettre... aujourd'hui... Mais le nom de ta mère m'a trompé...

— Mademoiselle, dit M^{me} d'Ormont, depuis que ma fille est sortie du couvent, je me suis remariée... Mais seriez-vous M^{lle} de Vaubel?

— Oui, ma mère, c'est elle !

— Quoi ! c'est vous qui avez été pour ma fille une compagne si douce, si sage ! Permettez que je vous dise combien est vive ma reconnaissance ; je sais tout ce que, par votre bon exemple, vous avez éveillé de vertu dans le cœur de ma chère enfant... Je vous la dois telle qu'elle est...

— Oh ! madame.

— Oui, c'est vrai ce que tu dis là, bonne mère ; elle a été ma seconde Providence... Mais où le hasard me fait-il te retrouver ? » Et Marie cacha son visage entre ses mains.

— Vous la retrouvez, ma fille, reprit d'une voix grave M^{me} d'Ormont, où je voudrais vous retrouver demain, si la fortune nous trahissait.

— Elle, la reine de nos examens, la merveille de nos fêtes, l'élève admirée et jamais enviée ! Elle, notre Berthe à toutes... Oh ! méchante ! méchante ! qui, dans le malheur, n'es pas venue nous trouver !

— Ne m'accuse pas ! écoute : j'ai fait taire ma fierté, j'ai frappé à une ou deux portes... Je me suis arrêtée à temps, car j'étais, en vérité, trop jeune pour être désenchantée de la vie. Mais asseyez-vous, madame, je vous dois mon histoire. Elle est bien simple ; je ne suis point une exception ; malheureusement, mon sort ressemble à celui de bien d'autres. »

Rose se leva comme pour s'éloigner.

« Où vas-tu donc, Rose ? reste auprès de nous, mon amie... Si vous saviez, madame, quelle charmante sœur Dieu a bien voulu m'envoyer pour me soutenir... »

— Madame, je ne suis point sa sœur, murmura Rose en s'asseyant ; je suis une malheureuse orpheline que Berthe a sauvée...

— Vois-tu, maman, reprit Marie en tendant sa main à Rose ; je te le disais bien... C'est un ange que Berthe.

— Je le vois bien.

— Voilà mon histoire, madame : Je n'ai jamais connu ma mère, mon père seul prit soin de mon enfance. Quoiqu'il eût un grade assez élevé dans l'armée, il vécut pauvre. Sa bonté fut toujours au-dessus de son traitement, la vue du malheur fut toujours pour lui une souffrance. Il m'aimait avec passion, il voulut que mon éducation fût digne de son amour ; il croyait, âme pieuse et noble ! que le savoir et la conduite étaient les clefs

de la fortune. C'est ainsi que j'entrai à Paris dans le pensionnat où j'ai connu Marie. Là, je fis tous mes efforts pour répondre aux espérances de mon père. J'étais arrivée à la fin de mes études, lorsque j'appris que j'étais seule au monde et que désormais je ne devais plus compter que sur moi-même. Ma douleur, à la mort de mon père, je ne vous la peindrai pas... Quel désespoir! quel réveil! car moi aussi, tu le sais, chère Marie, je faisais quelquefois des rêves.....

« Je ne pouvais plus payer ma pension. Une vieille tante voulut bien me recevoir; elle m'accueillit avec froideur, je la servis cependant avec dévouement. Mais quand, six mois plus tard, elle mourut, par son testament elle laissait toute sa fortune à des parents de cette honteuse et misérable race qui soigne les mourants, adule les médecins qui les traitent, et de la mort fait l'espoir de la vie. De ces lâches cœurs que pouvais-je attendre? Je pris mon mince paquet et je m'en allai, confiante en celui qui protège la fleur et l'oiseau des champs.

« Comment avais-je mérité une telle disgrâce? Marie, cela t'étonne; je vais cependant te l'expliquer en partie. Ma tante avait reçu peu d'éducation; ma tenue habituelle, ma dignité lui parurent la preuve d'une âme hautaine. L'essor, vainement comprimé, d'un esprit mûri par l'étude la blessait malgré tous mes efforts; elle en voulait à mon père de l'éducation imprudente, disait-elle, qu'il m'avait donnée. Ma pauvreté la choquait; elle appelait résignation mon dévouement; elle me considérait comme lâche et comme inutile. Si mon vénéré père avait éveillé dans mon cœur les âpres appétits de la fortune, j'aurais été sa favorite. A ses yeux, mon grand crime fut l'insouciance rêveuse avec laquelle j'écoutais ses étroites spéculations. Voilà mon unique faute, ma chère Marie, et pour la découvrir il m'a fallu bien des réflexions.

« Enfin, je sortis de sa maison seule et pauvre comme une fille de Job. C'est alors que je me hasardai à frapper à quelques portes. J'allais, disant : « Je suis Berthe... Vous me connaissez ?

— Tu n'as pas frappé à la mienne, ingrate...

— Je ne savais plus où te trouver, car, tu te souviens que notre ancienne maîtresse avait quitté Paris. Et d'ailleurs, c'est toi que j'aimais le plus, et après la honte de plusieurs refus, écoute, Marie, on a bien peur... Toi froide, indifférente! cela m'aurait trop fait de mal.

— Mais, mademoiselle, les héritiers de votre tante ?

— Mon père les avait toujours obligés; l'expérience est venue tristement m'apprendre que c'était là encore une tache dont je ne pouvais me laver.

C'est déplorable ce que je dis, madame, mais daignez pardonner si le malheur m'a fait voir la vie sous un aspect faux : je le désire.

« Tu ne sais point, chère Marie, et je souhaite que tu ne le saches jamais, combien il est difficile, à nous autres femmes, de gagner honorablement notre vie. Je te fais grâce du récit de toutes mes souffrances, de toutes mes humiliations. A force de persévérance, à force de travail, à force d'économie je suis parvenue à vivre. Me voilà ouvrière, vivant de l'adresse de mes mains. Quand j'étais seule, j'avais parfois des heures d'ennui ; à présent, avec Rose, tout semble me sourire... Me pardonneriez-vous, madame, de n'avoir pas voulu accepter la proposition que vous vouliez bien me faire d'aller en journées ?

— Oui, mademoiselle, je vous pardonne, mais je vous renouvelle cette proposition ; il est bien entendu que votre amie... »

Rose se mit à fondre en larmes.

« Ah ! je le vois bien, je vais être seule... Berthe, je vous en supplie, ne m'abandonnez pas !

— Non, non, Rose, jamais ; tu es ma sœur...

— Écoutez-moi toutes deux... Je ne vous demande qu'une chose, consentez à venir aujourd'hui, à quatre heures, à mon hôtel... »

Comme Berthe semblait hésiter :

« Acceptez, acceptez, s'écria Marie ; je connais ma bonne mère... »

Berthe promit. Alors, entre les deux anciennes compagnes, commença un de ces dialogues à interpellations brusques, à prompts réponses, qui témoignent de l'avidité empressement des deux interlocutrices... « Qu'est devenue Marguerite ? Que fait Mathilde ? Où est Victoire ?... »

M^{me} d'Ormont, après avoir reçu la confirmation de la promesse que Berthe lui avait faite, rappela à sa fille toutes les nombreuses courses qui leur étaient imposées. Marie embrassa Rose, et le modeste atelier reprit son aspect accoutumé.

Cependant, soyons vrai, les deux jeunes filles mirent un soin coquet aux préparatifs de leur toilette, et quand l'heure indiquée approcha, elles se présentèrent à l'hôtel d'Ormont, parées avec une simplicité élégante à laquelle eût porté envie la plus riche héritière de l'élégant faubourg. Il faut si peu de chose, à vingt ans, pour être belle ! Les domestiques, prévenus, les reçurent avec le plus grand respect, et le valet de chambre les conduisit au salon qu'elles trouvèrent rempli de ce monde de luxe et d'esprit qui fait le délice des grandes maisons de l'aristocratie parisienne. La maîtresse de la maison accourut à leur rencontre ; Marie, avec une délicatesse qui

vient du cœur, embrassa d'abord Rose qui, interdite, hésitait et prit la main de Berthe, que l'aspect subit de tant d'hommes distingués ne sembla point interdire. Elle s'avança, aussi calme, aussi belle, aussi simple que s'il s'était agi pour elle de recevoir une pratique dans le pauvre réduit conquis par son travail.

« Ma chère Berthe, lui dit M^{me} d'Ormont après l'avoir fait asseoir à côté d'elle, je vous ai invitée à dîner aujourd'hui, parce que c'est aujourd'hui que nous signons le contrat de Marie, et je veux que vous le signiez. Monsieur de Prinville?... »

A ce nom, un jeune homme de la plus rare distinction s'avança.

« Je vous présente la meilleure amie de Marie... Tenez, asseyez-vous là. Vous aimez bien Marie, eh bien! mon ami, voilà celle qui a formé le cœur de votre future. Votre Lonheur, vous le devrez en grande partie à cette charmante fille. »

Alors elle se mit à parler à voix basse pendant quelques minutes à M. de Prinville qui, se levant, dit à Berthe :

« Vous consentirez, n'est-ce pas, à aimer M^{me} de Prinville comme vous avez aimé Marie, et souffrez qu'en son nom je vous adresse une prière. Elle désire que vous soyez sa demoiselle d'honneur... Ne refusez pas, je vous en conjure : vertu prime richesse... »

Berthe hésitait; Berthe était fière, et sa pauvreté se dressait devant elle; mais un mot de Marie fit pencher la balance.

Bientôt on se mit à table, et à la sortie de ce festin, dont M^{me} d'Ormont fit les honneurs, les intimes trouvèrent les salons remplis d'invités. Bientôt le notaire se présenta, et le silence se rétablit dans cette foule brillante.

« Messieurs, dit le notaire, après avoir pris les ordres de M^{me} d'Ormont, on va procéder à la lecture du contrat de M^{lle} Marie d'Aigremont, orpheline de père, avec M. le comte Victor de Prinville; mais, avant, je dois demander à M^{lle} Marie quelle est la demoiselle d'honneur dont, conformément aux ordres testamentaires de son père, elle a fait choix pour la cérémonie de son mariage. »

Marie se leva et dit :

« M^{lle} Berthe de Vaubel.

— Mademoiselle Berthe, reprit le notaire, veuillez venir vous asseoir près de moi; il va être donné lecture d'une clause testamentaire de M. d'Aigremont, clause qui vous concerne.

— Moi, monsieur? fit Berthe en s'asseyant.

— Oui, vous, mademoiselle; voici la clause : Moi d'Aigremont, etc..

ayant épousé une jeune fille riche de vertus, mais pauvre de bien, et désirant par un acte remercier Dieu de mon bonheur, je veux que, sur le plus clair des biens que je laisserai à ma fille, il soit prélevé une somme de cinquante mille francs ; laquelle somme sera délivrée, à l'époque du mariage de ma bien-aimée fille, à celle de ses compagnes qui lui servira de demoiselle d'honneur.

« A la condition expresse, toutefois, que le choix qu'aura fait mon enfant sera approuvé par sa mère. »

« En conséquence de ces stipulations, madame veuve d'Aigremont, aujourd'hui dame d'Ormont, ratifiez-vous l'option de M^{lle} Marie ?

— Oui, monsieur, dit M^{me} d'Ormont, et de grand cœur. »

M. de Prinville se leva.

« Si dans une telle circonstance, monsieur, dit-il, ma voix pouvait être comptée, je vous prierais d'ajouter sur l'acte que vous allez dresser, que je vois dans la noble pensée de M. d'Aigremont, et surtout dans le choix fait de M^{lle} de Vaubel, un nouveau témoignage de la noblesse de la maison qui veut bien m'admettre dans son sein... »

C'en était trop pour la pauvre Berthe, elle allait se trouver mal, lorsque Marié, la prenant entre ses bras, la soutint et la conduisit, à travers la foule, dans une pièce isolée. Bientôt les deux jeunes filles reparurent et l'on commença la lecture du contrat, qui fut rapidement couvert de signatures. Quand Berthe s'approcha pour mettre son nom au bas de l'acte, le notaire lui dit :

« Veuillez, je vous prie, ajouter : « Demoiselle d'honneur choisie par M^{lle} Marie et agréée par sa mère. » Quoiqu'un acte particulier doive être dressé pour ce qui vous concerne, ce qui abonde ne vicie pas. Ce sont là de vilains termes de droit, mademoiselle, dont vous n'aurez, je l'espère, jamais besoin de connaître la valeur. »

Pendant toute la soirée, Berthe fut l'objet des soins empressés de M. de Prinville et du vieux marquis d'Ormont. Au moment où le vide commençait à se faire dans les salons, le futur s'approchant de la jeune fille, lui dit :

« M^{lle} Marie vient de commettre, à votre égard, une véritable trahison : elle m'a appris que vous possédiez une voix admirable, et, si vous n'étiez pas fatiguée, ce serait un grand plaisir pour nous que de vous entendre.

— Hélas ! reprit Berthe en souriant, voilà deux ans que je n'ai chanté. »

Marie, M^{me} d'Ormont insistèrent.

« Eh bien, plus tard, en petit comité. »

En effet, quand les deux familles que devait unir bientôt un doux

lien furent à peu près seules, Marie s'assit au piano. Dès les premières notes, aux premiers accents de cette voix grave, sonore, quoique voilée par l'émotion, ce fut un étonnement impossible à décrire : science, netteté, grande et large méthode, Berthe possédait toutes les qualités d'une brillante artiste. Marie était triomphante, son regard semblait dire : « Eh bien ! avais-je tort ? » tandis que Rose, les yeux ouverts, le visage bouleversé, écoutait dans une muette admiration.

« Venez là, près de moi, charmante fée, dit à M^{lle} de Vaubel M. le marquis d'Ormont, et dites-moi pourquoi vous n'avez pas songé, dans le temps où vous n'étiez pas heureuse, au talent qui vous eût donné l'indépendance et la fortune.

— Je n'avais jamais chanté que devant mes compagnes, monsieur, et je ne savais pas que j'eusse ce que vous voulez bien appeler d'un nom trop flatteur. Je vous demande bien pardon, il est tard ; Rose, allons... Je ne sais que vous dire, madame, ajouta-t-elle, je ne sais que faire pour vous exprimer tout ce que je ressens... Ah ! c'est un rêve. C'est à vos genoux...

— Non, c'est dans mes bras, chère Berthe, c'est dans les bras de Marie... Mais que parlez-vous de vous retirer ? Pendant que vous étiez ici, j'ai fait enlever tout ce qui vous appartenait, ainsi qu'à votre amie, dans l'appartement de la rue Laffitte, et je vous ai préparé pour toutes deux un logement dans l'hôtel. Ce n'est pas moi qui suis la coupable ; cette bonne idée est venue à M. le marquis, que vous avez charmé. Eh bien ! si le bonheur éloigne ma chère Marie, Berthe et Rose me resteront. »

Berthe voulut résister, mais le pouvait-elle ? Rose baissait les yeux ; cependant, reprenant un peu de courage :

« Moi, madame, murmura-t-elle, je ne suis qu'une pauvre fille, et...

— Laissez-vous faire heureuse, reprit vivement le marquis en l'interrompant ; vous manqueriez au bonheur de Berthe, et celle qu'elle a choisie sera toujours haut placée dans notre estime. C'est ici la maison des amies de M^{lle} de Vaubel. »

Le marquis avait mille fois raison ; quand le bonheur vient ainsi, il faut l'accepter ; c'est sagesse. Rose et Berthe se trouvèrent bientôt installées dans une charmante chambre, pleine de tous ces jolis riens, de ces choses de goût qui contribuent d'une manière si vive au bonheur des femmes. Rose et Berthe dormirent-elles cette nuit, dans ce joli réduit, comme elles dormaient dans la mansarde de la rue Laffitte ? hélas ! je ne le crois pas. La félicité trouble le cœur presque à l'égal de l'infortune. Le lendemain, après le déjeuner, M. le marquis d'Ormont conduisit Berthe chez le notaire

qui, ouvrant sa caisse, remit cinquante billets de mille francs à la fille d'honneur de M^{lle} Marie.

« Monsieur, dit M^{lle} de Vaubel, cette somme si considérable que je tiens de la générosité de M^{me} d'Ormont, puis-je en disposer ?

— Oui, mademoiselle, c'est votre propriété.

— J'en puis disposer ?

— Oui, mademoiselle, car vous n'avez ni père ni mère, et vous êtes majeure.

— S'il en est ainsi, veuillez, je vous prie, donner la moitié de la somme à mon amie, Rose Duchemin.

— J'en m'en doutais, s'écria M. le marquis; je l'avais dit à M^{me} la marquise avant de sortir de l'hôtel. J'en étais sûr... C'est bien ! c'est beau cela, mon enfant ! Qu'en dites-vous, monsieur ?

— Ce que j'en dis, murmura le notaire ému, ce que j'en dis ? regardez donc Dumont, mon premier clerc, voyez cette figure... Allons, vous êtes jeune vous, pleurez, ne vous retenez pas. »

Le marquis avait pris une des mains de Berthe, et la baisant avec la parfaite galanterie des vieux jours :

« Mademoiselle, lui dit-il, je voudrais être votre père... Écrivez ce que veut mademoiselle, faites un petit bout de donation. Je reviendrai vous voir ; ou plutôt, si vous êtes libre, soyez assez aimable pour accepter le dîner de M^{me} d'Ormont.

— J'ai bien à faire.

— M^{lle} de Vaubel dine avec nous.

— J'irai.

— Et vous, monsieur, qui avez les yeux rouges, vous seriez bien aimable d'accompagner votre patron.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, murmura le nouvel invité. »

Berthe supplia le marquis de ne rien dire à Rose de ce qui venait de se passer ; le marquis se fit un peu tirer l'oreille :

« J'y consens, mais je n'ai pas de secret pour M^{me} la marquise ! et vous ne pouvez pas en avoir pour Marie... Qu'allez-vous faire de votre argent, Berthe ?

— Je vous le laisserai, monsieur, et après le mariage de Marie, Rose et moi retournerons à nos aiguilles : seulement, continua-t-elle en souriant, j'achèterai un piano.

— De ce joli arrangement, je n'adopte que la première partie. »

Le dîner fut de la plus douce gaieté. Le marquis voulut que M^{lle} de

Vaubel s'assit à sa droite, et Marie, oubliant M. de Prinville, ne quitta pas Rose dont le naïf esprit lui semblait charmant... Dans la soirée M. d'Ormont conduisit Marie dans son cabinet, et là, lui montrant un papier préparé par M. Dumont, sous les yeux de son patron, il lui dit : « Allons, faite le bonheur de Rose. »

Berthe signa.

Quelques mois après cet événement, Rose entra dans une des premières pensions de Paris, et Berthe, qui n'avait pu se décider à réaliser ses projets, et qui était restée près de la mère de son amie, travaillait à ses côtés, lorsque M. d'Ormont se présenta, suivi de M. Dumont. La figure du marquis était plus sérieuse que de coutume. Après avoir déposé un baiser paternel sur le front de Berthe :

« Ma fille, lui dit-il, vous voyez en ma personne un ambassadeur... Il ne faut pas rougir parce que M. Dumont... c'est un ami de la maison, et cet ami, je vous le dois... Je viens, mademoiselle de Vaubel, au nom de M. Dumont, nommé notaire aujourd'hui même, solliciter votre main... Vous le connaissez...

— Mais, monsieur le marquis, monsieur ne sait donc pas que je suis pauvre ?

— Ce n'est pas de cela...

— Pardon, reprit M. Dumont, je regrette que vous ne le soyez pas ; mais il est de mon devoir de vous faire connaître la supercherie, la noble action de M. le marquis. Il y a quelques mois, vous avez cru signer une donation de vingt-cinq mille francs à M^{lle} Rose ?

— Oui, monsieur.

— Ces vingt-cinq mille francs, c'est M^{me} la comtesse de Prinville qui les a donnés.

— Ah ! Marie !

— Vous avez cinquante mille francs, et M. le marquis a bien voulu me prêter cent mille écus, pour acheter ma charge... Vous voyez bien que c'est moi qui suis pauvre... »

Deux mois après, l'heureuse Berthe de Vaubel s'appelait madame Dumont. Bientôt je raconterai la fin de l'histoire de Rose.

DE LA REYNIE.

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.7^{me} ANNÉE.**LETTRE IV.****A CAMILLE.**

Janvier 1851.

L'on a donné le nom de *caprice* à toutes nos fantaisies, à tout ce que nous faisons sans raison ou sans réflexion; ce mot vient, dit-on, de l'italien, *capriccio*, tiré lui-même du mot latin *capra* (chèvre), parce que la pétulance, l'inquiétude, le désir continuel de changer de lieu est un des principaux caractères de ce sautillant animal. Le mot *caprice* se rapporte (ce n'est pas moi qui l'avance) surtout aux femmes qui se soumettent elles-mêmes, avec une rare patience, aux variations de la mode. Tout ce bel exorde, ma chère enfant, est pour répondre à une des questions que tu m'adresses sur la coiffure de la saison. Pour être vraie, il faut dire que le *caprice* règne seul cet hiver. Ainsi, une blonde dorée couvrira son front de boucles bien vaporeuses (regarde ma gravure de ce mois), des cheveux châtaîns se lisseront soigneusement en bandeaux bombés sur l'oreille, à l'aide d'un petit peigne à larges revers. Une femme très-brune adoptera volontiers les bandeaux ondulés, mais non pas gaufrés à petites vagues, comme il y a deux ou trois ans, avec un fer chaud qui roussissait bien souvent sans pitié les plus soyeuses chevelures; aujourd'hui ces bandeaux doivent former de larges ondulations bien miroitantes. Je crois avoir expliqué, il y a quelque temps, un système de nattes ordinaires, à trois brins, qui réussissait assez bien, mais non aussi bien que celui que je vais indiquer. Le perfectionnement vient toujours après le *caprice*.

Lorsque les cheveux sont bien séparés, les raies bien droites et bien égales, on lie les cheveux du chignon avec un large lacet de filoselle ou de soie, assez long pour que les deux bouts une fois *noués* derrière la tête puissent pendre également par devant et servir pour les bandeaux. On sépare les cheveux de devant, comme si l'on voulait faire deux papillotes de chaque côté. La première mèche, celle qui se trouve près de la raie, au milieu du front, se sépare également en deux brins, que l'on tient dans sa main gauche, puis de la main droite on cherche un des bouts du

lacet; c'est avec ce lacet et les deux mèches de cheveux que l'on forme une natte, le lacet tenant lieu de la troisième mèche. Lorsque la natte est terminée, on tire fortement le lacet, ce qui fait remettre les deux brins de cheveux les uns sur les autres et les force à onduler. On arrête le lacet afin qu'il ne glisse pas et on natte l'autre côté de même, c'est-à-dire la mèche de l'autre côté, la plus proche du front. Lorsque l'on tresse ainsi les bandeaux pour la première fois, il est bon de les passer au fer; lorsqu'on prend l'habitude de les arranger tous les soirs, l'on n'a pas besoin de courir le risque de les brûler.

Ce genre de coiffure ne demande pas une chevelure très-abondante. On bombe ces bandeaux comme les bandeaux ordinaires avec un petit peigne. Les jeunes filles qui ont les cheveux rares peuvent créper un peu la mèche qui reste lisse sous l'oreille; mais ce crépé doit être fait en dessous, près des tempes.

Avant de te parler de mes nouvelles toilettes de bal, je dois te satisfaire sur tes demandes de demi-deuil. Pour une petite soirée, la robe de tarlatane sera charmante. Si ton amie tient positivement à avoir un demi-deuil reconnaissable, sa robe serait, à mon avis, bien plus convenable festonnée en soie grise à grands festons. Ce serait de l'ouvrage inutile, il est vrai, pour plus tard; mais, l'hiver prochain, en découpant tous les festons, la robe, se trouvant toute blanche, ne serait pas perdue.

La berthe de la gravure conviendrait pour cette robe, avec volants festonnés. Quant au genre de coiffure, le velours est toujours joli pour jeune fille, surtout en ruban à jour. Une petite résille de jais blanc, bien légère et bien à jour, encadrant seulement le chignon, et n'ayant pour tout ornement que de grandes franges en jais, ressort aussi de tout ce que l'on voit pour demi-deuil. Mais l'arrangement dépend beaucoup du genre de figure, de la couleur des cheveux; c'est pourquoi je ne me prononce pas d'une manière positive.

Les deux toilettes de bal de ce mois recevront, sans aucun doute, ton approbation. Ma jeune fille bleue a une couronne *bleu-lumière*; ce bleu, qui n'est pas attrayant le jour, produit un fort joli effet aux bougies, surtout lorsqu'on y ajoute des herbes d'argent. Nous savons combien il est difficile de trouver des fleurs qui s'harmonient avec le bleu tel qu'on le porte à présent.

Le corsage est à *berthe-châle*, style Louis XV. Je t'en ai parlé dans ma dernière lettre. Je crois avoir ajouté que les dames peuvent substituer à ces garnitures des volants de dentelle, alors la toilette est beaucoup plus parée.

Tu trouveras le patron de l'autre corsage sur la feuille de broderie. C'est avec celui-ci que l'on peut ajouter une guimpe suisse, avec ou sans manches. C'est pourquoi cette façon convient aussi à de toutes jeunes filles de dix à douze ans. Comme on le voit, la berthe doit être coupée en biais par devant. Pour bal, cette berthe peut être garnie d'un ruban de gaze, orné d'un côté d'une bordure satinée, avec des jours, etc.

Les coiffures varient à l'infini. Celles qui dominent maintenant sont des feuillages nuancés, soit vert ou grenat, et mêlés d'avoine d'or ou d'argent, ou velours brun avec de longs pendants de sequins vrais ou dorés, rattachés les uns aux autres par de petites chaînes. On avait déjà vu des bracelets et des boutons de chemise de ce genre; aujourd'hui nous en parons nos têtes. En général, on porte beaucoup moins de fleurs.

Aux derniers bals de la ville, il y avait des couronnes de roses blanches ou jaunes, accompagnées de feuillage de velours, et de grappes de perles grenat, d'autres en satin vert-paon, et une quantité de petits paillons verts ou rouges, accompagnés de feuillages divers.

Comme coiffure demi-parée, l'on voit des demi-guirlandes de ruban soit lamé, soit écossais. Cette guirlande forme une pointe légère sur le front. Une touffe épaisse de nœuds, couvrant l'oreille de chaque côté, se termine par de grands bouts frangés qui forment écharpe.

Les robes de ville à corsage ouvert se sont maintenues malgré l'hiver qui, du reste, n'a pas été bien féroce jusqu'à présent; c'est cette mode qui a répandu l'usage universel des coins-de-feu. Je dis universel, car la femme du peuple, aussi bien que la grande dame, l'a accueilli; seulement celle-là s'en sert comme d'une camisole, remplaçant un châle ou une pèlerine. Les coins-de-feu sont tous de patrons différents, les garnitures seules en changent l'aspect. Entièrement brodés au passé, ils sont très-élégants; garnis de rubans de satin gaufré, ils ne sont pas communs; cette garniture convient aussi pour robe de velours épinglé noir, en cas de deuil. On en voit d'autres très-ajustés, très-courts, découpés du bas à grandes dents rondes; ces dents sont garnies de petite dentelle noire, d'effilés. Enfin, il y en a de tellement courts, qu'on les appelle, je crois, veste à la turque. Ils sont en velours rouge, ou amarante, brodés de lacet d'or.

Les robes à basques commencent à se montrer, surtout dans les salons; les grandes couturières les protègent et les font adopter. Les basques se taillent à dents, et se garnissent plus ou moins coquettement. Si cette fantaisie devient véritablement mode, je t'en reparlerai, et t'en enverrai un patron. — Pour petite fille, cette nouveauté est gentille. Ces demoiselles,

du reste, sont les copies de leurs mamans. Manches ouvertes, sous-manches brodées à l'anglaise, petit paletot de velours, capote recouverte de petite blonde, et à fond fuyant. Ne dirait-on pas, à lire ma description, que l'on regarde une femme par le gros bout d'une lorgnette?

Les petits garçons de quatre à huit ans ont des tuniques presque justes du haut, retenues à la taille par une ceinture. Le pardessus se fait en pareil; le plus souvent c'est un grand collet en biais, comme la tunique. Le patron que ie t'envoie sur la planche de ce mois doit être taillé de biais s'il est en popeline, ou mérinos écossais; droit fil, s'il est en velours. La place des boutons et des galons est indiquée. On met avec cette blouse un col *Pierrot en broderie anglaise, des sous-manches blanches, un pantalon brodé ne passant pas le genou, et de grandes guêtres de drap. Le chapeau est en castor, orné de ruban écossais, ou en castor à bords plats et à calotte plate. Je ne sais le nom de ce chapeau; il est très-gentil, et ressemble assez à celui de toile cirée que portent nos marins.*

Outre ma gravure de modes ordinaire, j'ai joint à mon envoi ce que l'on appelle une planche de détails. — Tu y trouveras : une capote, un bonnet du matin, quatre espèces de sous-manches, une chemise de nuit, une de jour; une coiffure au filet, entourée d'une dentelle d'or, et reprise en or, qui est fort originale; enfin un paletot de lit dont tu n'auras le patron qu'en février, mais un patron de grandeur naturelle, accompagné *des entre-deux, garnitures, etc.; on ajoute une ceinture à volonté, le plus généralement ce paletot se porte sans être serré à la taille.*

Ce n'est pas encore tout; je ne te ferai pas attendre plus longtemps la seconde aquarelle que tu réclames avec tant d'instance et de curiosité. Tu vas recevoir un délicieux bouquet que tu peux copier, encadrer, et qui me fera le plus grand honneur. L'amour-propre est semblable à l'avarice, il ne laisse rien traîner; aussi ai-je conservé le souvenir des éloges accordés au Lavoir, et m'attends-je à en recevoir d'autres pour mes fleurs. — Un homme d'esprit prétendait que pour être assez bon, il fallait l'être trop : moi qui ne vise qu'au bon sens, je crois que pour faire bien, il faut toujours faire mieux.

C. G.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Procédé pour faire de l'encre rouge.

Prenez, 125 gram. de bois de Brésil, très-fin, que vous râpez très-exactement.
30 » d'alun.
30 » de crème de tartre.

Faites bouillir le tout dans un litre d'eau clarifiée, jusqu'à ce qu'elle soit diminuée de moitié, filtrez tout chaud à travers un filtre de laine, et ajoutez 30 gram. de gomme arabique et 30 gram. de beau sucre. Pour empêcher que cette encre ne moisisse, il suffit d'y ajouter un peu de sel. Cela fait, renfermez dans des bouteilles bien closes.

Moyen pour dégraisser les feuilles de livre.

Rien n'est plus désagréable qu'un livre taché de graisse et d'huile; il porte une apparence de désordre qui nuit à la réputation de son possesseur; et si on laisse séjourner la tache, une tache d'huile par exemple, on peut être certain que la moitié du livre sera bientôt perdue. Voici le moyen de réparer ces accidents.

Renfermez dans deux petits sacs de mousseline claire et fine un peu de cendre d'os brûlé, réduit en poudre, ou de corne de cerf calcinée. On trouve ces substances préparées dans les boutiques de droguistes. Appliquez un sac de chaque côté de la feuille tachée de graisse, faites chauffer modérément des pincettes ou un fer à papillottes, saisissez entre les branches les sacs aux endroits tachés de graisse, et tenez-les quelques instants soumis à l'action de la chaleur. S'il le faut, répétez cette opération.

Procédé pour empêcher le duvet de sortir des enveloppes de couteil.

Étendre le couteil sur une table, le bien frotter avec un morceau de cire du côté où l'on veut placer le duvet. Quand on a bien frotté le couteil, afin de bien étendre la cire, on roule vivement dessus, pendant quelque temps, une bouteille ou un rouleau de bois. Il est bon d'employer la cire blanche.

Nettoyage des broderies d'or.

Répendre de la crème de tartre en poudre sur les broderies, frotter ensuite bien légèrement avec une brosse très douce. L'or revient du plus beau brillant. C'est ce moyen si simple et si peu dispendieux qu'emploient les brodeurs.

OUVRAGES DIVERS.

BOURSE AU CROCHET,*Dessinée sur la 2^e feuille, nos 40, 41, 42.*

Cette bourse se compose d'un rond (n° 41), d'une guirlande de chêne et d'un sac. Elle se termine par une coulisse dans laquelle sont ajoutés deux glands (n° 40). La bourse terminée produit l'effet du numéro (42).

Elle se fait de trois couleurs : rouge, or et noir ; bleu, or et noir ; vert, or et noir, selon le caprice. On peut remplacer l'or par le mais, ce qui est moins joli, mais aussi moins coûteux. Je vais l'expliquer, rouge or et noir.

On commence par le rond n° 41. Ce rond, au crochet plein, se commence par le milieu comme tous les ronds au crochet avec des mailles chaînettes que l'on réunit. Après on n'a qu'à suivre le dessin. Tous les carrés blancs sont faits en cordonnnet ponceau ; les carrés *pointés* sont noirs, et ceux à croix sont en or. Lorsqu'on a fini de copier ce dessin, on fait encore 1 tour uni et 2 ponceau. Les 2 cordonnnets sont plutôt fins que gros, l'or est de la même grosseur, le crochet est fin. Ce rond n'a pas plus de 7 cent. à 7 cent. 1/2.

On commence ensuite le sac en piquant le crochet tout autour du rond avec du ponceau, puis on fait un tour uni or, un tour uni ponceau, et l'on suit le dessin tel qu'il est indiqué. Les signes sont les mêmes que pour le rond ; les carrés tout noirs sont en or comme les croix. Cette guirlande terminée ne doit avoir en hauteur, les raies d'or unies comprises, que 5 cent. 1/2 à 6 cent.

Le petit sac se compose de 3 brides et d'une chaînette. Ces 3 brides se contrarient à chaque tour. Le 1^{er} tour de ce sac se fait ainsi :

Alternativement { 3 brides dans une maille pleine de la guirlande.
1 maille chaînette (laisser 2 mailles pleines de la guirlande).

A tous les autres tours les 3 brides entourent la chaînette du rang inférieur.

Le sac a 9 à 10 cent. de largeur et 4 de hauteur, sans compter la coulisse. C'est dire que le crochet est très-fin et très-serré. Il ne reste plus qu'à faire la coulisse et à y passer une ganse ronde ponceau, terminée par des glands ponceau à fils or et noir. Le gland du bas est pareil, mais plus gros. Je crois que l'on ferait bien de doubler de soie le corps de la bourse, l'argent se mettant dans les fils pas-ant sous le dessin. Quelques personnes, au lieu de quitter la soie, la soutiennent sous le point suivant ; alors l'envers est très-propre, mais le travail se trouve très-resserré ; aussi je ne conseille pas d'employer ce moyen. Je parle par expérience.

Cette bourse est toute nouvelle, excessivement jolie. On peut faire le sac noir ou rouge, à volonté.

**Cache-nez ou écharpe en laine cachemire mélangée
et autres laines unies.**

Ce cache-nez est exposé dans les montres de tous les bonnetiers. Après avoir inutilement cherché à le copier, je suis certaine qu'il est fait au métier. On peut du reste l'imiter avec le tricot anglais dont je vais répéter l'explication.

1 jeté.
1 maille coulée. } A l'endroit comme à l'envers.
1 retreci.

On fait ce travail avec des aiguilles de 3 cent. de circonférence. On monte 60 mailles.

Arrangement des nuances.

6 tours laine blanche Saxe 5 fils, 3 à l'envers, 3 à l'endroit.
3 — — cachemire mélangée.
3 — — ponceau Saxe 5 fils.
3 — — cachemire.
3 — — orange Saxe 5 fils.
3 — — cachemire.
3 — — blanche.
‡ 3 — — cachemire.
3 — — bleue Saxe 5 fils.
3 — — cachemire.
12 — — blanche Saxe 5 fils.
3 — — cachemire.
12 — — blanche Saxe.
3 — — cachemire.
12 — — blanche.
3 — — cachemire.

12 — — blanche. Retournez au signe ‡ et continuez. Lorsque le tricot sera terminé vous couperez en laine de Saxe blanche des bouts de 25 cent., vous en enfilerez deux par deux dans une aiguille à tapisserie et vous ferez une frange nouée. Il ne faut pas faire le nœud tout près de la couture du tricot; il est bon de laisser 2 cent. de distance.

La laine cachemire vaut 24 fr. le kilog.; il en faut pour 1 fr., et pour 2 fr. 50 cent. de laine Saxe; les aiguilles coûtent 60 cent. en buis, et non en bois teint, dont l'odeur est désagréable.

OUVRAGES DE FANTAISIE.

Fleurs en plumes d'oie, pour ornements de chapelle.

Il faut choisir les plumes sous l'aile de l'oie, parce qu'elles sont plus unies et plus blanches que les autres; on les gaufré avec la pointe des ciseaux ou de quelque autre lame non tranchante. L'on a alors deux côtés de barbes gaufrées qu'il faut détacher du tuyau de la plume avec la lame d'un canif, de façon que les barbes restent fixées à une mince arête du corps de la plume. C'est l'opération la plus difficile ou du moins la plus délicate, mais on réussit facilement si l'on ne se décourage pas, il ne faut qu'un peu d'habitude.

Lorsque vous avez détaché vos barbes ou feuilles renversées, vous préparez un petit pompon d'étamines d'or ou d'argent que vous entourez de votre cordon de plumes, de façon qu'elles retournent en dehors; vous fixez le tout à l'aide de quelques points de soie fine. Puis vous montez cette fleur sur des tiges de fer cotonnées et recouvertes de papier d'argent. Les feuilles sont en papier d'or ou d'argent. On monte les bouquets comme tous ceux de fleurs artificielles ordinaires. Nos abonnées des maisons religieuses tireront, je suis sûre, un grand parti de ces plumes, et leur habileté peut apporter, je crois, beaucoup de perfectionnement dans ce genre d'ouvrage.

Quelques personnes peignent ces plumes en rose ou en bleu avec un pinceau, ou, pour mieux dire, elles les ombrent délicatement; ce travail doit être fait avant de détacher le cordon de plume du tuyau.





MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départemens, avec Gravures de Modes.
 Gravures sur papier. Modes, Supplément colories, Patrons de grandeur naturelle, Musique inédite, Vêtements illustrés.
 Bureaux du Journal, 51 rue Cassette.

PARIS.

Ayuntamiento de Madrid

Explication de la 1^{re} feuille de broderie.

- | | |
|--|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Moitié d'une à châle ouverte en application. 2. Pointe de la berthe que l'on doit ajouter au n^o 1, en brodant. 3. Dessin pour jupon. Broderie mate et feston. Tous les œillets sont bourrés et festonnés. 4. Entre-deux au plumetis. 5. Id. Id. 6. Ecusson plumetis avec les lettres C. R. 7 et 8. <i>Anna, Eléonore</i>. Broderie anglaise. 9 et 10. <i>Delia, Flore</i>. Plumetis. 11. <i>Laurence</i>. Gothique. 12. <i>E. M.</i> Initiales plumetis. 13. <i>L. M.</i> Broderie mate entourée d'un cor- | <p>donnet.</p> <ol style="list-style-type: none"> 14. <i>S. R.</i> Plumetis. 15. <i>A. F.</i> Lettres anglaises enlacées. 16. Grand dessin pour nappe d'autel. Les personnes qui voudraient s'en servir pour lambrequin de cheminée pourront supprimer le calice du milieu. 17. Bouquet détaché pour coussin, voile de fauteuil, etc. Ce travail peut être fait au crochet ou au filet. 18. Patron d'une brassière pour poupée. 19. Manche de cette brassière. Ce petit modèle peut guider pour tailler une brassière du premier âge. |
|--|---|

Explication de la 2^e feuille de broderie.

- | | |
|--|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1, 2, 3, 4. Patron du corsage à berthe dessiné sur la gravure. Ce corsage est à trois pièces.
Le n^o 1 est le morceau du devant.
Le n^o 2 est le morceau qui s'y rattache.
Le n^o 3 le dessous de bras.
Le n^o 4 le morceau du dos, qui est plat et lacé. Ce dos fait la pointe.
Les réunions de ces divers morceaux sont indiquées par des lettres semblables. 5. Patron de la berthe de ce corsage. Cette berthe ferme derrière, elle doit se trouver en biais devant et fil droit derrière. Elle est ornée de deux rangs composés soit d'effilés de soie nuancée, soit de petits volants. Les effilés se posent plats, les volants légèrement froncés. La gravure, du reste, donnera une idée exacte de ce patron. 6. <i>Tunique pour petit garçon</i>; cette tunique, garnie de brandebourgs, ouvre sur un des côtés de la poitrine. La place des galons est indiquée; on remarquera qu'ils sont gradués et que l'ouverture est garnie de cinq boutons. 7. Moitié du dos de la petite tunique. 8. Manche de la tunique. On forme deux plis | <p>qui sont indiqués pour la faire relever.</p> <ol style="list-style-type: none"> 9. <i>Zoé</i>. Plumetis. 10. <i>Nancy</i>. Anglaise. Plumetis. 11. <i>Eloïe</i>. Cordonnets et points d'armes. 12, 13. <i>F. R., A. M.</i> Plumetis. 14. <i>F. D.</i> Plumetis, Genre fleuri. 15. <i>Z. D.</i> Plumetis et œillets. 16. <i>E. B.</i> Plumetis. 17. <i>J. A.</i> Feston. 18. <i>P. A.</i> Plumetis. 19. <i>Clara</i>. Plumetis entouré d'un cordonnet. 20. <i>Antonine</i>. Plumetis. 21. <i>Augustine</i> Gothique. 22. <i>Ernestine</i>. Cordonnets séparés par un jour. 23. <i>Jenny</i>. Plumetis et point d'armes. 24. <i>Frances</i>. Plumetis. Les raies du milieu des lettres indiquent un jour. 25. <i>Lidia</i>. Plumetis riche. 26, 27, 28, 29, 30. <i>A. T., P. M., J. P., J. D., N. S.</i> Initiales anglaises. Plumetis. 31, 32, 33, 34, 35. <i>J. L., C. E., H. L., M. S., F. C., E. S.</i> Initiales anglaises. Plumetis. 36. <i>Junie</i>. Cordonnets et pois. 37. <i>Onésippe</i>. Gothique. 38 et 39. <i>Marcelline, Agathe</i>. Anglaise. 40, 41, 42. Petite bourse d'un nouveau genre. (Voir aux Ouvrages.) |
|--|--|

Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE BAL. Robe de taffetas d'Italie à volants avec petites ruches. Corsage style Louis XV. Fleurs bleu-lumière.

TOILETTE DE SOIRÉE. Robe de popeline avec berthe à cœur.

TOILETTE DE VILLE. Capote de satin. Robe à volants à dents garnis de dentelle noire. Corsage ouvert.

Explication de la planche de détails.

Capote en satin. Paletot blanc en jaconas, orné de broderies. Bonnet du matin.

Différentes sortes de sous-manches. Bonnet au filet repris en or. Chemise courte et chemise longue pour femme.

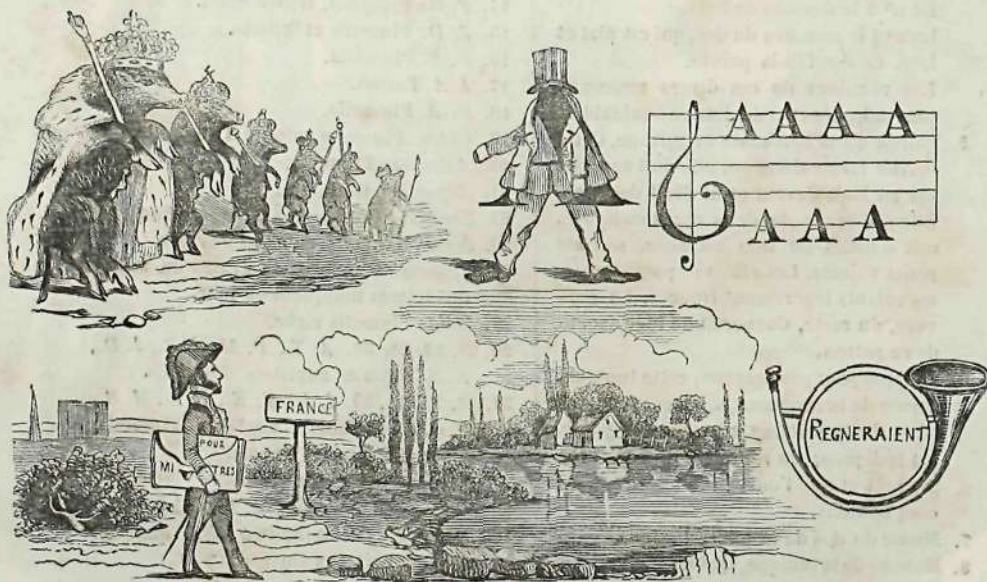
MUSIQUE.

Quatrième Album.

La Prima Dona. Cavatine, LUIGI BORDÈSE. | *La Rose de Smyrne.* Valse, V. PARISOT.

Explication du Rébus du mois de Décembre.

L'on a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

RÉBUS.

Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en chef,

Imprimerie de HENRY et Co rue Lamoignon, 24. Batignolles,